

HABITAT RURAL TRADITIONNEL DES OASIS PRESAHARIENNES

Le qsar – Problèmes de rénovation

par J. HENSENS

I. - Conditions historiques et origines du qsar

Origine : il y a quinze siècles ?

On ne connaît que des bribes de l'histoire des civilisations anciennes du Maghreb situées au-delà de la mince bande côtière méditerranéenne et de l'Atlas. On se doute bien que les civilisations sahariennes et berbères y jouèrent un rôle important. On se doute aussi que ces civilisations furent assez tôt mises en contact avec celles dérivées du Proche Orient, par l'Egypte, les côtes méditerranéennes et atlantiques et par le Sahel. On ignore presque tout des influences du monde noir sur les civilisations sahariennes. On ne sait pas grand chose du fond culturel des peuples sahariens ayant reçu toutes ces influences et on connaît aussi mal quelle part le monde berbère maghrébin a reçu de l'héritage culturel saharien. L'histoire ici est encore à faire. On est donc réduit à formuler des hypothèses à partir d'observations, de suppositions et de connaissances historiques fragmentaires.

Il est improbable que l'origine des qsour puisse remonter aux populations néolithiques sahariennes ou maghrébines, qui s'établirent ou transitèrent dans les oasis entre le troisième et le premier millénaire. Les gravures rupestres, les tumulis et l'outillage néolithique témoignent de niveaux culturels bien antérieurs et de peuplements mobiles. L'habitat présaharien actuel relève visiblement d'influences citadines et militaires évoluées plus récentes et sans doute d'origine orientale et méditerranéenne assez directe. Celles-ci atteignirent la frange occidentale saharienne par les voies de migrations et du commerce, tout comme y parvinrent aussi les apports d'Afrique Noire et du Sahara proprement dit, moins apparents. Ces influences citadines dominantes ne purent s'exprimer et se développer que parmi des peuplements déjà sédentaires ou en voie de sédentarisation.

Ancienneté du dualisme Nomades-Sédentaires :

Très tôt, au néolithique, les nomades du désert tinrent un rôle remarquable dans la diffusion des cultures avec lesquelles ils étaient en contact. Des nomades tinrent ce rôle de convoyeurs plus de mille ans aux portes du désert. Les Lybico-Berbères du Sahara, les Garamantes ⁽¹⁾, contribuèrent indirectement à la diffusion des idées, des gens et des produits à travers des espaces désertiques en établissant des contacts permanents entre les campements des semi-sédentaires des oasis et les foyers de civilisation méditerranéenne qu'étaient les comptoirs commerciaux de la côte, principalement ceux de Tripolitaine et de Cyrénaïque.

Une tradition veut qu'au deuxième siècle de notre ère d'importantes communautés émigrées de Tripolitaine et de Cyrénaïque vinrent s'installer dans les oasis du piémont saharien de l'Atlas ⁽²⁾, aux portes naturelles des voies transsahariennes. Il est vraisemblable que ces émigrés d'origine citadine contribuèrent au développement du commerce, des techniques et de l'industrie des matériaux et qu'ils précipitèrent les mouvements de sédentarisation néolithiques déjà engagés dans les vallées d'oueds présahariens, comme celui des Harratines ⁽³⁾.

Ceci étayerait une hypothèse selon laquelle Harratines sahariens, Libyens émigrés et Berbères autochtones sédentarisés, sédentaires au cœur d'un pays de nomades, sont à l'origine des cités de cultivateurs armés qui ont produit un genre d'habitat nouveau, fort éloigné de la tente, de la hutte ou de la caverne qui avaient eu cours jusque-là, qui évoluera sous l'effet d'influences externes et internes diverses vers la

(1) Garamantes : anciennes populations du Fezzan, sillonnant le désert sur des chars à quatre chevaux (routes des chars sahariennes) dans le premier millénaire de notre ère. « C'était, nous disent les anciens, une population de nomades, éleveurs de bovidés et de moutons, aux mœurs pillardes et vivant de rezzou aux dépens des sédentaires du littoral méditerranéen ou du droit de péage prélevé sur les caravanes ». R. CORNEVIN — (Histoire de l'Afrique — 1962). Certains font des Touareg les descendants des Garamantes.

(2) « L'hypothèse d'un peuplement hébraïque millénaire prend sa source dans un manuscrit du Dadès, rédigé au XII^e siècle qui semble confirmer qu'au 1^{er} siècle de notre ère, une hégémonie juive s'était établie dans le Draâ. Il semble que ce fut justement à Zagora que les Juifs remportèrent leur première grande victoire sur les Berbères autochtones qu'ils dominèrent jusqu'à l'arrivée des Aïmoravides. Le problème de leur origine n'est pas facile à résoudre ». A. GAUDIO (Civilisations du Sahara — 1967).

(3) Harratines : « Beaucoup d'africanistes considèrent une partie des Harratines des oasis du Haut Draâ comme descendants, non pas d'esclaves ramenés au long des siècles par les arabes, mais comme ceux des agriculteurs du Sahara humide néolithique ». R. CORNEVIN (Hist. de l'Afrique — 1962). Ne pas les confondre avec les Draoua dont ils ne sont qu'une partie.

forme aboutie du qsar, vers un habitat rattaché culturellement à l'Orient méditerranéen.

L'apparition du palmier dans le sud marocain peut se situer à peu près vers la même époque, entre le deuxième et le quatrième siècle de notre ère, venu d'Asie avec le chameau en passant par le littoral méditerranéen. Encore une fois, la diffusion de ces éléments de civilisation fut l'œuvre de nomades Lybico-Berbères, les Zénètes Botr⁽¹⁾, successeurs et peut-être aussi descendants de Garamantes, qui exercèrent également la tutelle des sédentaires.

Parenté culturelle orientale et méditerranéenne du qsar :

Dès ce moment, tout est en place aux oasis pour que le qsar existe : une population laborieuse d'agriculteurs sédentaires ou semi-sédentaires, sous la domination de grands nomades organisant et réglant le commerce transsaharien, ainsi que les éléments de civilisation nécessaires. Il apparaît ainsi que pour l'essentiel l'habitat historique des oasis devrait ses formes à des influences orientales et méditerranéennes anté-islamiques. Maisons à patio, plans carrés des cités et des maisons, règne de l'angle droit, de l'alignement militaire, de la symétrie et de l'ordonnancement simpliste, systèmes orientaux d'irrigation, industrie des métaux, organisation sociale hiérarchisée, fortifications en murs d'enceinte bastionnés, le palmier, le chameau - dromadaire, appartiennent à la culture du bassin méditerranéen marquée profondément par le Proche Orient : Carthage, l'Égypte, la Grèce hellénistique et Rome⁽²⁾. Par ses techniques et ses matériaux ainsi que par ses commodités bien plus rudimentaires que celles des modèles d'inspiration, l'habitat des qsouriens apparaît toutefois comme d'une espèce résiduelle

(1) Zénètes : « ...les Zenata sont par excellence les grands nomades chameliers du Maghreb. C'est cela qui les fait si distincts des autres Berbères, au point qu'ils formaient au XIV^e siècle encore une sorte de nation », E.F. GAUTHIER (Les siècles obscurs du Maghreb — 1927).

« Parmi les Berbères, les Zenata. On les trouve dans les pays de dattiers, depuis Ghadamès jusqu'au Sous el Aksa... » Ibn KHALDOUN (Hist. des Berbères — XIV^e siècle).

(2) Traces puniques dans la toponymie : Agadir (comme Cadix et Mogador) de gadir, en phénicien : entrepôt, magasin.

Traces romaines dans la toponymie : Borj et Talborjt (comme Bourg, Burgos, Burg) de burgi en bas latin : dispositif fortifié de surveillance en avant des Limes romains.

Origine de la maison romaine : « La maison africaine d'époque impériale (romaine) est caractérisée, comme on le voit, par la cour centrale autour de laquelle des bâtiments sont disposés, et par l'« œcus » qui constitue la pièce principale... Cette ordonnance née sans doute dans l'Égypte Ptolémaïque, s'est répandue en Grèce, en Asie, puis dans tout le bassin méditerranéen dès le III^e siècle avant J.-C. », G.C. PICARD (La Civilisation de l'Afrique Romaine — 1959).

plus proche des maisons mésopotamiennes que de la villa romaine. Le développement des relations commerciales de la Berbérie avec le Soudan s'organise à partir de ce même moment, grâce au chameau. Le commerce de l'or et du sel, si important aux siècles suivants, amène richesse et esclaves noirs dans les oasis. Que doit-on dans l'architecture des qsour à ces contacts continus avec le monde noir? Sans doute la plupart des aspects formels résultant de l'imagination intuitive et de la sensibilité plastique négro-africaine, contrariant et adoucissant les trop rigoureuses ordonnances d'inspiration militaire méditerranéenne antique. Sans doute aussi des techniques.

Islamisation et développement du commerce caravanier :

L'Islam d'abord sous une forme berbérisée, ensuite selon l'orthodoxie arabe, pénètre dans les oasis présahariennes par Sigilmassa ⁽¹⁾, fondée en 757, qui eut une grande destinée dans l'évolution des relations du Maroc et du Soudan nigérien. L'Islam, civilisation de citadins (pour reprendre l'expression de W. Marçais) est venu très tôt consolider et affermir l'organisation et la forme des cités d'oasis.

A partir des Almoravides, XI^e siècle, les régions d'oasis vont participer d'ensembles territoriaux plus larges, elles seront tour à tour disputées par les diverses puissances centrales dominantes, à cause de leur situation aux portes du fructueux et indispensable commerce caravanier. Dès lors les échanges culturels avec les grands foyers de culture du Maghreb, avec Fès, Tlemcen, Marrakech, Kairouan, vont être permis. Le style andalou apparaît très déformé par les conditions locales et la rudesse des moyens à bâtir. Les rigueurs du climat et une insécurité ambiante permanente, et la mainmise des pouvoirs centraux, expliqueraient pourquoi les richesses du Soudan ne se sont pas attardées aux oasis et n'ont pu y apparaître en luxes et raffinements architecturaux. Ces richesses du Soudan furent pourtant telles que « le maître des ports sahariens est parvenu tôt ou tard à gouverner tout le

(1) Sur Sigilmassa : « ...l'accroissement de cette ville amena la dépopulation de Tergha, (Todrha) ville qui était éloignée de deux journées, et la ruine de Ziz... Elle est entourée de faubourgs, dans l'intérieur on voit de très belles maisons et des édifices magnifiques ; elle possède un grand nombre de jardins... (la) muraille, percée de 12 portes dont 8 en fer, fut terminée en 815. L'année suivante (Abou Mansour el Yaça) se transporta sur les lieux et partagea entre diverses tribus les terrains de la ville... L'eau que l'on consomme dans la ville est saumâtre... Les lépreux font le métier de vidangeur. Celui de maçon est réservé spécialement aux juifs... » AL BAKRI, 1068 (Description de l'Afrique Septentrionale).

Maroc » (1). On peut ajouter que le maître a été souvent issu de ces ports sahariens. Le sud marocain des oasis a obéi aux dynasties Almoravides, Almohades, Mérinides, Saâdiennes et Alaouites chaque fois que ces puissances centrales purent faire respecter leur autorité aux limites les plus reculées de leur empire. Dès que ces puissances déclinaient, l'élément nomade local reprenait son indépendance et réinstaurait sa domination.

L'environnement désertique des oasis était le domaine du nomade. Ces éleveurs transhumants, guerriers de nature, berbères sahariens ou arabes des invasions, dissidents ou associés à un pouvoir central, gendarmes des espaces désertiques en même temps que pillers, s'imposèrent en protecteurs, moyennant redevances des caravanes autant que des sédentaires cultivateurs. Le rapport antique de domination chasseurs-cultivateurs ou nomades-sédentaires avec sa conséquence logique de sédentarisation de nomades, fait partie intégrante de l'organisation sociale qui a produit le qsar dans les oasis (2).

Ambiance d'insécurité et usure des structures socio-économiques :

Les relations directes et soutenues du monde des oasis, coincé entre l'Atlas et le désert, avec le monde plus civilisé du nord et des côtes ne semblent pas avoir produit autant d'effets civilisateurs qu'on aurait pu en attendre. Elles se manifestèrent surtout en d'incessantes luttes entre ou contre les divers Makhzen (3) et les diverses tribus nomades (4) qui se sont disputés durant des siècles le commerce caravanier et les ressources locales. Tour à tour soumis et insoumis, toujours à la merci de l'une ou l'autre puissance makhzen ou nomade, ce monde truffé de garnisons militaires et sans cesse razié évoluera dans une insécurité coutumière entrecoupée d'accalmies quand une puissance locale deviendra assez forte pour tenir en respect l'ensemble du Maghreb, le conquérir et le garder. Il apparaît que l'insécurité et l'instabilité stérilisantes ont eu plus d'effet sur l'évolution sociale que les contacts politiques et économiques avec le reste du Maghreb. Le monde des oasis se retrouvera à l'orée du XIX^e siècle, à la fin du commerce caravanier, abandonné à lui-même et trop épuisé pour pouvoir sans aide renaître de ses ruines séculaires. Dès lors le Makhzen

(1) (Histoire du Maroc — 1967) Œuvre collective.

A partir des Almoravides, toutes les dynasties marocaines sont originaires du sud (Sahariens, présahariens et montagnards).

(2) On retrouve ce rapport aujourd'hui dans l'opposition campagne-ville.

(3) Makhzen : Administration Centrale régnante de forme étatique et à vocation unificatrice. (ar).

(4) Groupements nomades historiques dans les oasis : Berbères ; Zenètes et Sanhaja, Arabes : Maqil et Oulad Yahya. Ces distinctions ethniques historiques n'ont plus guère de sens aujourd'hui.

ou les Grands Caïds de l'Atlas s'y maintiendront assez aisément.

L'apparence de l'habitat actuel laisse deviner ce que pouvait être le qsar avant l'ouverture des régions subatlassiques au monde moderne, il n'y a pas bien longtemps.

Caractère défensif primordial du village :

Le qsar se présente avant tout comme une place forte ⁽¹⁾. La situation de ces petites unités socio-économiques agricoles dans les oasis, dans des sites de palmeraies plats et encaissés, vulnérables à souhait, exigeait un maximum de précautions défensives artificielles : concentration, organisation, remparts bastionnés, entrée unique fortifiée, réserves alimentaires et puits protégés, situation à portée de voix ou de signaux d'un qsar voisin allié ou parent, guet aux alentours et au réseau d'irrigation, taille optimale de l'agglomération, etc..., tout ce qui a donné sa silhouette au qsar des palmeraies.

Institutions villageoises :

Aux fonctions du qsar correspondaient des institutions villageoises et des conventions particulières permettant, dans une stricte discipline, l'exercice d'une relative autonomie en ce qui concernait les affaires proprement villageoises, pour l'auto-défense comme pour la subsistance. Le gouvernement du village était constitué par un conseil d'anciens et de notables (Jemaâ el amma) (ar.). Les membres de ce conseil personnifiaient généralement les divers groupes d'intérêts associés dans le qsar. Ces groupes pouvaient être définis par une commune identité ethnique plus ou moins réelle (Harratines, Draoua ⁽²⁾, Juifs, Berbères, Arabes) souvent éponymique ; par une commune fonction politique (serfs, affranchis, seigneurs, Marabouts ⁽³⁾, Chorfa ⁽⁴⁾, guerriers) et

(1) Qsar (ar.) : Le nom s'applique au Maghreb au camp militaire comme au village fortifié. Il semble évident que le qsar des oasis dérive du camp militaire fait de tentes à l'intérieur d'un quadrilatère défensif. En pays de nomadisme tous les établissements construits dérivent de l'enclos protégé : palaïs, jardins, médinas fort, mosquée, caravansérail, maison, etc..

(2) Draoua : agriculteurs sédentaires du Draâ. Le terme est souvent appliqué aux noirs, descendants d'esclaves d'origine soudanaise, principal élément de population qsarienne ne se sentant d'autre attache qu'avec la vallée. En opposition avec la population blanche berbère et arabe qui se rattache à des tribus éponymiques bien définies. Des Harratines comme des Berbères, des Juifs et des Arabes de toutes origines fondus dans le reste de tribus libres disloquées, se trouvent fréquemment inclus au groupe des Draoua, gens du Draâ.

(3) Marabout : saint personnage ou sage religieux intercesseur et conseiller, possesseur de « baraka » (grâce transmissible). Les descendants de marabouts sont appelés marabittines, ils héritent du don de leur a'eul. Certains marabittines des oasis se disent descendants des Almoravides.

(4) Chorfa : pluriel de Cherif. Apparentés au prophète Mohammed. Leur origine prestigieuse leur donne prestance et profit.

économique (cultivateurs, artisans, commerçants), ainsi que par une commune identité religieuse (musulmans, juifs). Ce *modus vivendi* a résulté non d'un libre choix idéologique mais des contraintes et des pressions du milieu. La survie en dépendait. L'organisation sociale du qsar a été, comme le reste, le seul mode de défense possible.

Le qsar était rigoureusement fragmenté et hiérarchisé en autant d'îlots cloisonnés qu'il contenait de ces groupes différents soigneusement ordonnés. Généralement, le qsar pouvait se partager sommairement en deux parties, l'une occupée par la population laborieuse, l'autre par les propriétaires de terres. L'unité de groupe était l'adam (ar.) ou l'ikhs (b.), petite unité patriarcale et agnatique formée par les fils et les petits-fils d'un même père, vivant dans l'indivision, fréquemment augmentée d'apports extérieurs (parents, domesticité). L'endogamie était de règle à l'intérieur des clans et tribus et s'exerçait parfois dans les limites du qsar. Il arrivait qu'un seul hameau pouvait être constitué d'une seule grande famille et de ses esclaves.

Les prérogatives du conseil du village concernaient l'organisation de la vie quotidienne villageoise dans le respect de la coutume : répartition des biens collectifs — l'eau et la terre — répartition des corvées et services : hospitalité, représentation, hommes d'armes — organisation des labours, des travaux d'irrigation, des travaux d'édilité, de défense — levée et gestion de la dîme, des contributions de guerre, de dettes de protection — justice de paix et simple police, conservation de la coutume — organisation des fêtes, etc...

L'entretien du qsar, des espaces publics et des édifices communautaires : rues, puits, remparts, portes, mosquée, grenier, etc... étaient garantis. L'extension ou l'abandon d'un qsar dépendait d'une décision engageant l'ensemble de la population villageoise. Il n'était permis à aucun membre de la communauté d'installer sa maison hors du qsar, l'ensemble du village étant responsable de sa sécurité. Le marabout était le seul personnage vivant à oser enfreindre cette règle en s'installant en ermite et en bravant les dangers de l'isolement. Cette épreuve contribuait souvent à édifier la réputation de sainteté du personnage.

La collectivité villageoise était imposée par la collectivité nomade qui lui promettait en échange la sécurité. Cet impôt régulier nommé *débiha* (a) était versé soit collectivement, soit individuellement. Dans

le second cas, chaque famille du qsar ayant des biens payait son tribut à une famille nommément désignée de la tribu du protecteur nomade qui avait en échange la charge de la défendre en cas de besoin. Ce type de contrat était héréditaire. Il était fréquent entre Ait Atta et leurs protégés. Ces familles en arrivaient à se connaître intimement et à s'estimer. En d'autres circonstances, le tribut était payé à une puissance religieuse ou militaire ou les deux à la fois, marabouts, confréries, zaouïas ou Makhzen. Les affaires religieuses étaient du ressort d'un qadi choisi par les conseils, habilité à arbitrer parfois les conflits politiques.

Le qsar-zaouïa dont les habitants faisaient partie d'une confrérie religieuse et se groupaient autour d'un saint personnage ou de son tombeau était géré de la même manière qu'un autre qsar. Toutefois certaines collectivités religieuses puissantes pouvaient profiter d'une relative immunité dans les conflits, en proportion de leur puissance politique ou de la renommée du santou, ou bien par égard à un arbitre en puissance. Certains qsar-zaouïa pouvaient aller jusqu'à se passer d'un rempart.

Les problèmes d'administration et de gestion dépassant le cadre villageois étaient de la compétence d'un gouvernement supérieur constitué de notables (jemaâ el kebira) (ar.), intéressant tout un groupement de villages apparentés ou alliés, généralement implantés dans un même terrain (ce gouvernement correspondrait aujourd'hui au Conseil Communal) et pouvant englober une fraction ou branche de la tribu maîtresse, parfois même une tribu entière. Ces unités administratives et politiques constituaient de petits Etats indépendants ou autonomes. Souvent un chef politique, personnage influent chargé de l'exécutif et chef de guerre, était élu ou s'imposait à la tête de ces petites communautés. Au niveau plus élevé pouvait exister une assemblée représentant la tribu ou la confédération de tribus. L'administration des nomades était du même type, à quelques nuances près, que celle des sédentaires.

Une nécessité impérieuse d'organisation pour la défense semble avoir dominé toutes les autres préoccupations des habitants des oasis. Les multiples et complexes alliances de composition imposées aux sédentaires par les puissances dominatrices, accentuant les partis, et les tendances, aggravèrent les tensions et forcèrent à une mobilisation permanente. Tardivement les marabouts et les zaouïa surent profiter de l'instabilité et l'insécurité générales en instituant l'arbitrage religieux des conflits et en dispensant une protection divine.

Rôle du climat sur l'habitat :

L'insécurité semble avoir été telle que l'organisation sociale des cités comme la forme de l'habitat en ont pour une très grande part résulté. La fonction défensive est ce qui caractérise le mieux l'habitat des qsour. Il serait permis de penser que les rigueurs climatiques auraient pu passer au second rang des préoccupations des bâtisseurs. La contraction du patio et la couverture de rues paraissent répondre à des nécessités de protection contre le climat, mais ces dispositions résultent surtout d'une organisation de l'habitat pour la défense, organisation à la mesure des moyens du lieu et de l'époque. Cette organisation défensive exigeait une extrême concentration que la protection climatique seule n'aurait pu obtenir. Il n'est pas douteux que l'insécurité disparue sans être remplacée par d'autres motifs de concentration, l'habitat se serait étalé ou dispersé davantage et, à moins de sclérose, les techniques appropriées à la protection climatique de ce nouveau type d'habitat se seraient en même temps manifestées. (Il n'en est pour preuve que l'étalement observé dans l'habitat d'aujourd'hui, libéré de contraintes défensives). Il n'en demeure pas moins vrai que dans le qsar historique la défense contre un environnement humain hostile a correspondu à la défense contre les rigueurs d'un climat difficile. La remarquable adaptation des moyens locaux à la réalisation de ces deux objectifs essentiels a décidé de l'originalité des formes prises par les schémas et les idées importés.

Edifices communautaires :

Les constructions communautaires se trouvaient à l'intérieur des remparts. La plupart étaient groupées autour d'une placette dès l'entrée du qsar : mosquée et ses annexes, enclos de rassemblement du troupeau ou des guerriers, maison d'hôte, étable du taureau collectif (Tafilalt), échoppes d'artisans de passage. La porte d'entrée monumentale, en chicane comme dans les ouvrages défensifs, contenait parfois un certain nombre de ces équipements (artisans, chambres d'hôtes, salle de réunions de la jemaâ, morgue, gardien), son passage ombragé, bordé de banquettes, tenait souvent lieu d'endroit de rencontres et de palabres. Cette porte était fermée la nuit, du coucher au lever du jour. L'accès unique du qsar se faisait généralement du côté de la palmeraie. L'étranger s'il était admis à passer la porte du qsar ne pouvait d'habitude aller plus loin que la placette d'entrée. Les puits étaient répartis à l'intérieur du qsar par sous-groupes sociaux. L'usage de ces puits de quartier étaient exclusivement réservé aux habitants du quartier, qui en étaient les promoteurs. Le seul puits commun à tout le qsar était celui de la mosquée. La maison commune,

contenant les réserves collectives, produit de la dîme ou des amendes, et parfois les locaux de réunion des responsables de la communauté, se trouvait fréquemment au centre du qsar, à l'endroit le mieux protégé ⁽¹⁾. Les rues du qsar étaient souvent étroites et en pente vers l'extérieur. Pour répondre à cette condition d'assainissement, le site choisi du qsar était une pente de berge, un mamelon, une butte ou un éperon rocheux. La largeur des rues était réglée en fonction de leur utilisation pour livrer passage à des piétons, à des animaux avec charge ou sans charge, etc... Elles étaient impasse ou desserte de sous-groupe, maillage de groupes, chemin de ronde et constituaient ainsi un réseau arborescent de largeur progressive prenant naissance à l'entrée du qsar. La faible largeur des rues permettait aux habitations de les franchir aisément aux étages. Le chemin de ronde n'était pourtant jamais couvert et les maisons n'y ouvraient pas. Ceci pour faciliter la surveillance et la défense des remparts. Cependant dans des cas où la périphérie d'un qsar était naturellement imprenable, haute falaise abrupte ou ravin profond, la muraille pouvait être constituée par les façades aveugles d'une rangée de maisons. Les groupes sociaux supérieurs avaient leur habitat près de l'entrée unique, les groupes sociaux inférieurs étaient localisés à l'opposé de l'entrée. La vente de terres de nomades ou de riches aux esclaves fera naître une classe intermédiaire de petits possédants d'esclaves affranchis. Au devant de la porte du qsar s'étendait généralement un vaste espace découvert, place d'armes et de rassemblements, sur laquelle débouchaient parfois plusieurs hameaux ou villages fortifiés. Les cimetières, les aires de dépiquage et les carrières de terre environnant le qsar contribuaient souvent à son dégagement défensif.

Le marché périodique ou souk important avait lieu aux limites de fractions ou de tribus sur une place publique éloignée des villages. Le jour du marché était jour de trêve. D'autres souks se déroulaient dans des espaces clos jouxtant un ou plusieurs qsour.

(1) Dans les sites plus accidentés du Siroua, de l'Anti-Atlas et du Haut-Atlas naturellement mieux protégés des attaques surprises, chaque famille avait en outre ses réserves personnelles dans ces greniers qui étaient pourvus des équipements nécessaires au soutien d'un siècle et étaient seuls fortifiés. Ces agadir (voir note 2 p. 85) étaient souvent implantés en des endroits cachés (Ouarzazate) ou invulnérables (Anti-Atlas), à distance des villages auxquels ils servaient de camp retranché. Ils pouvaient être communs à plusieurs villages. Dans le Dadès (Skoura) on rencontrait en plaine (parmi l'habitat fortifié dispersé) des greniers-marabouts isolés protégés seulement par les vertus sacrées d'un santon réputé.

Extension des qsour :

L'intégration de nouveaux arrivants ou les besoins démographiques étaient parfois motifs d'extension d'un qsar. Ces extensions contiguës au qsar étaient réalisées par l'adjonction d'une ou plusieurs unités sociales branchées sur le réseau de voies principales intérieures. Le rempart d'origine était alors percé sur l'espace du futur quartier et continué avec son chemin de ronde tout autour de celui-ci. L'extension pouvait aussi se produire par essaimage en un endroit proche ou éloigné (expansion tribale) d'une communauté suffisante à la constitution d'un nouveau qsar.

D'une manière générale la durée d'un qsar était limitée. Au bout de quelques générations (de 4 à 8 générations, vraisemblablement de 100 à 200 ans) la ruine s'installait au qsar et sa vétusté, comme la vermine qui s'y installait, forçait fréquemment à l'abandon. Alors la population entière fondait un qsar neuf à quelque distance de l'ancien qui ne tardait pas à s'effondrer.

Modes de groupement des maisons :

A l'intérieur des îlots ou quartiers différenciés du qsar les maisons étaient systématiquement distribuées de part et d'autre des derbs (ar.) ou impasses. A chaque ikhs (b.) ou adam (ar.) correspondait généralement une impasse plus ou moins ramifiée qui en prenait le nom. Cette impasse était souvent pourvue d'une porte et fermée la nuit.

L'élévation en hauteur des maisons était commandée par l'économie et la défense : moins de surface bâtie pour un maximum de surface habitée, moins de voirie et de puits, moins de remparts et plus de défenseurs au long de ceux-ci en cas de siège. Les maisons s'élevaient au-dessus des remparts de manière à dominer le site pour le surveiller et aussi, probablement, pour échapper à la claustrophobie qui aurait pu menacer les habitants aux niveaux inférieurs. Enfin, l'élancement des maisons permettait de les mieux ventiler (effet de tirage), d'avoir le bétail sous soi pour le mieux surveiller, et d'obtenir l'été aux rez-de-chaussées une ambiance fraîche et une zone d'ombre qui préserve des mouches. Par contre, l'hiver amenait aux rez-de-chaussées une crudité malsaine. L'habitat des qsour était mieux adapté à la saison chaude qu'à l'hiver. L'économie d'espace liée à la contrainte pour l'habitat de s'organiser sur des espaces extrêmement réduits obligeaient à l'enjambement des rues comme à la multiplication des étages. Il s'est trouvé que les contraintes d'ordre social, politique et économique ont produit la meilleure protection du moment contre la

phase la plus rude du climat présaharien : chaleur, éblouissement et vents de sable.

Type de maison :

La maison courante du qsar était bâtie sur 3 niveaux en moyenne. On pouvait rencontrer des maisons de dignitaires de 4, 5 ou 6 niveaux à l'exemple des tighremt ⁽¹⁾ et des qasba ⁽²⁾ de l'Atlas. L'apparition de demeures seigneuriales ou qasba de commandement implantées en annexe d'un qsar, observée dans le Draâ, est assez récente et témoigne d'une influence montagnarde dans les oasis. Les maisons du qsar étaient quasiment toutes semblables de conception, elles occupaient des espaces plus ou moins grands sur lesquels était réalisé plus ou moins complètement un plan type selon le degré d'aisance et de prestige des catégories sociales du qsar. Elles étaient à patio, mitoyennes sur tous les côtés (sauf au rez-de-chaussée du côté de l'entrée), sur plan carré ou dérivé du carré (on trouve dans le Todgha un autre type de plan, sans patio d'origine montagnarde). Le plan typique figure trois carrés inscrits l'un dans l'autre. Le plus grand de ces carrés d'au moins 12 m de côté représente le contour de la maison ; le carré moyen le contour du séjour central au centre duquel se trouve l'ouverture carrée de la cheminée d'aération et d'éclairage supportée par des arcades appuyées sur 2, 4, 8 piliers ou plus selon la taille de la maison. Entre les deux premiers carrés se situe la zone des pièces : étables et vestibule du rez-de-chaussée, remises, chambres, grenier et réduits d'étages. Ces pièces sont interchangeables et changent de destination au fur et à mesure que la maison se développe et atteint son expression finie. L'escalier se situe dans un angle de cette zone des pièces. La maison présentait un caractère évolutif très marqué (le qsar prenait une allure plus ou moins définitive plusieurs générations après sa création).

Le rez-de-chaussée inhabitable pour les hommes, sombre comme une cave, était réservé aux animaux, au fumier, à l'outillage, aux réserves domestiques non périssables de bois et de paille. On y pénétrait par un vestibule parallèle à la rue au bout duquel démarrait l'escalier. De ce vestibule on atteignait la pièce centrale carrée faiblement éclairée en plafond au centre de laquelle, entre les piliers, étaient

(1) Tighremt (b.) : Châtelet isolé ou en groupe, maison forte rurale caractéristique de l'Atlas, abritant une famille patriarcale avec sa domesticité.

(2) Qasba (a.) : Château fort, grosse demeure seigneuriale de commandement avec de très nombreuses dépendances, abritant une communauté de type féodal.

entrepasés le fumier, les excréments et les déchets de cuisine. Autour de cette pièce centrale du rez-de-chaussée qui servait parfois aussi d'écurie se distribuait des cellules obscures servant d'étables et de débarras. Le fumier était périodiquement transporté à dos d'âne aux champs, mélangé à de la terre, (fréquemment le sol du rez-de-chaussée ayant servi de carrière de terre se trouvait encaissé par rapport à la rue de la hauteur d'une large marche).

Le premier étage couvert et le deuxième étage partiellement couvert étaient le domaine exclusif de la famille (harem-ar.), mis à part une pièce de réception ou pièce des hommes (mesaria). Cette pièce susceptible de recevoir un étranger à la famille était accessible seulement par l'escalier depuis le vestibule du rez-de-chaussée, sans avoir à traverser le harem pour y parvenir et sans même pouvoir y avoir regard. La mesaria occupait la situation la plus élevée et la mieux aérée de la maison. Elle servait souvent de chambre à coucher du fils aîné. C'était la pièce de prestige qui contenait le meilleur mobilier et quelques décorations.

Les mêmes fonctions d'habitat se répétaient aux deux niveaux supérieurs : séjour, chambres, cuisine, réserves. Ces dernières, pour peu qu'elles contiennent les provisions ou les richesses de la famille, étaient à demeure au premier étage, défendues par le haut comme par le bas. Le local du séchage des dattes muni d'un plancher léger, aéré, se trouvait fréquemment au-dessus de la rue. Le séjour et la cuisine du deuxième étage étaient à l'air libre, la cuisine seulement abritée sous un auvent supporté par des arcades et pilastres. L'utilisation du premier ou du deuxième étage se faisait au rythme des saisons d'été ou d'hiver ainsi qu'au rythme du jour et de la nuit. En saison chaude, la journée se passait au premier étage et la nuit au deuxième. En hiver, c'était l'inverse.

Techniques :

Les techniques utilisées sont l'expression d'un stade culturel historique. Les divers problèmes de construction (le clos, le couvert, la protection climatique, la défense, etc...) ont été résolus avec les moyens du lieu et du moment, avec toute l'ingéniosité qui correspond à une société culturellement homogène. Une normalisation des matériaux et des outils en a résulté (dimensionnement de la banche, de la brique crue, des ouvertures, des portées). Cette normalisation a été poussée fort loin, jusqu'au dimensionnement de la pièce et à l'organisation du plan de la maison, demeurant néanmoins très souple d'utilisation. Cette haute technicité historique a contribué à donner son unité impressionnante au village archaïque traditionnel.

La hauteur du rez-de-chaussée était très élevée, de 4 à 5 mètres. Les étages supérieurs avaient de 3 à 4 m de hauteur. La maçonnerie en banches de terre pilée s'élevait parfois sur toute la hauteur de la maison. La brique crue séchée était utilisée pour les piliers et les arcs, pour la décoration des façades, pour les escaliers et aussi fréquemment, pour les murs de l'étage supérieur. Les planchers étaient constitués d'une couche de terre pilée couvrant un lit de palmes ou de roseau supporté par des madriers en tronc de palmier. La voûte ou la coupole n'ont guère été utilisées ici où le bois de palmier n'a apparemment jamais fait défaut. Par contre l'arc a été utilisé fréquemment entre les piles du patio et, dans les murs de refend, pour le franchissement de grandes portées et pour la création de grands volumes couverts (mosquées).

Le lanterneau central émergeant au niveau de la terrasse du deuxième étage était couvert de manière à permettre des dosages de lumière ou de chaleur. L'hiver, les animaux et le fumier constituaient une source de chaleur.

Une vie intense se passait au niveau des terrasses du qsar communiquant souvent entre elles, domaine exclusif des femmes cloîtrées. Le niveau des terrasses constituait ainsi une espèce de second sol public surélevé. Les eaux usées étaient conduites à l'extérieur par des gargouilles en tronc de palmier évidé ou plus souvent par des canelures creusées le long des escaliers et des façades.

Mobilier :

La cuisine se préparait par terre en position accroupie. Fourneau (kanoun-ar.), four et plats de préparation étaient construits à même le sol, en terre modelée. Les cruches à eau reposaient dans des supports en bois. De nombreuses niches dans les murs contenaient les divers menus objets utilitaires et les ustensiles de cuisine. D'autres objets étaient suspendus à des perches fixées entre les piliers de la trémie du lanterneau, ou étaient remisés dans un coin du séjour-cuisine : cuiller en bois, moulin à main en pierre dure, mortier et pilon en bois. Le mobilier dérivait de celui des nomades : nattes ou tapis au sol, table basse ou plateau, coffres, etc... Il s'y ajoutait parfois un métier à tisser rudimentaire.

Raccourci perspectif historique :

Une relative autonomie culturelle a permis aux qsouriens de réaliser un habitat original adapté aux contraintes décisives du milieu humain et physique, dans le contexte économique et politique du

commerce caravanier et dans le système d'organisation tribale et de complémentarité nomades-sédentaires.

Au 18^e siècle a commencé une période d'isolement décisive pour l'évolution de l'habitat. Le désintérêt économique pour le commerce caravanier, l'essoufflement des énergies et des systèmes sociaux épuisés par les affrontements séculaires amorcent un lent processus d'effritement qui permettra la pénétration Glaoui puis la pénétration française. Durant cet isolement, les rapports sociaux vont tendre à se figer, à se survivre dans des difficultés de subsistance accrues jusqu'au jour où se produira la confrontation avec des concepts et des faits nouveaux venus du dehors, stimulateurs d'idées de progrès (routes, dispensaires, écoles, concept national, nouvelle administration, etc... et aussi étrangers et touristes). Cette confrontation a produit l'éclatement des structures sociales archaïques : l'habitat a subi le même sort. Paradoxalement, les contraintes du sous-développement (pauvreté et inadéquation des habitants aux techniques avancées) permettent aujourd'hui que se maintiennent dans l'habitat nouveau un certain nombre d'éléments traditionnels. Des bases aussi fragiles ne suffiraient pas à perpétuer la tradition de l'habitat. Nombre des aspects de l'habitat d'hier se continueraient dans l'habitat d'aujourd'hui sous réserve qu'ils s'accordent aux besoins et aux aspirations des habitants qui ont introduit dans leurs archétypes les éléments du monde moderne auxquels ils se sont accoutumés.

Il nous a fallu, au cours de cette étude sommaire, démystifier le qsar qui est parfois perçu de loin comme une communauté idéale. Nombre d'illusions de ce genre faites à propos du qsar ne résistent pas à un examen attentif. Les satisfactions esthétiques que procure à des étrangers la plastique des restes de cet habitat ne sauraient faire oublier qu'ils sont encore de l'habitat, ni que la « beauté » du qsar historique a résulté avant toute autre chose de son caractère traditionnel et d'un équilibre social établi dans des conditions historiques précises. L'Histoire continue.

II. - Conditions actuelles du qsar

Eclatement du Qsar :

C'est un fait que la ruine et l'éclatement ont atteint, à des degrés différents, l'habitat en qsour des oasis présahariennes ⁽¹⁾. Il apparaît

(1) Cf. Rapport de Mission dans les Provinces de Ouarzazate et de Ksar es Souk — Jean HENSENS - M. BEN ABBOU — 1968.

assez clairement que ce phénomène est lié à celui du développement historique du pays. Ce phénomène paraît non seulement dû aux changements historiques des conditions socio-culturelles des habitants, mais aussi aux méthodes de l'évolution ou du développement, au processus même de ces changements.

Il nous paraît normal, sinon logique, que les conditions de milieu humain changeant, l'habitat suive le mouvement (vue sous cet angle, la ruine du qsar, si elle n'était aussi dûe à un appauvrissement matériel, peut paraître comme un signe de progrès). Ce qui pourrait être moins attendu, c'est que le progrès ou le développement relatif et partiel conduise fatalement au déséquilibre socio-culturel exprimé davantage par une rupture avec la tradition, ou par une mutation culturelle, que par le développement intrinsèque d'une culture ⁽¹⁾. Nous ne voyons d'autre explication à ce déséquilibre que les disparités existant dans le développement des divers secteurs des activités humaines nationales comme à l'intérieur de chacun de ces secteurs eux-mêmes.

Les problèmes de la tradition dans l'habitat rural dans les zones les plus sensibilisées par des actions de développement économique sont du même type que ceux de l'habitat urbain. Ils se présentent en accompagnement des actions de développement et de modernisation entreprises en discontinuité ou en rupture avec le stade dernier du développement traditionnel et de son expression. Ces problèmes se posent aussi mais de manière moins aiguë dans les régions les plus isolées de l'Atlas ou de l'Anti-Atlas qui n'échappent pas à l'atteinte de certains progrès.

Facteur d'éclatement : opposition du modernisme et du traditionnalisme :

C'est à partir du dernier stade de l'architecture et de l'urbanisme traditionnels, celui qui contient la charge culturelle et le dynamisme populaires, que pourrait se développer un renouveau traditionnel contemporain authentique, s'appropriant les progrès sociaux, économiques, techniques de notre époque : l'automobile, l'égout, l'usine, le barrage, etc... On court le risque d'aggraver les problèmes humains du développement, en accentuant les contrastes et les contradictions internes, si l'on dissocie le traditionnel et le moderne (ce dernier trop souvent et injustement confondu avec l'« étranger »). Les exemples manifestes d'une telle action de dissociation dans l'architecture et dans

(1) Cf. Urbanismes et architectures du Maroc. — A + U n° 5 — Jean HENSENS — 1967.

l'urbanisme qui ont précipité la ruine de l'habitat traditionnel sont courants. Le plus spectaculaire a été l'accolement de villes « modernes » aux villes traditionnelles mené parallèlement avec les interdictions frappant les villes traditionnelles, alors qu'une véritable action de sauvegarde eut été de guider l'évolution de l'urbanisme et de l'architecture traditionnels et de les mener à la modernisation ; ce qui n'aurait pas été incompatible avec des mesures de protection appliquées aux monuments historiques proprement dits.

Décréter monument historique un organisme vivant équivaut en fait à confondre les objets et les gens et à tenter d'embaumer les uns avec les autres. Pourrait-on s'étonner que ce qui est vivant subisse mal ou avec réticence le traitement. Il faut choisir dans une action non équivoque de mise en valeur culturelle de mettre ou non sur le même plan l'historique qui est anachronique par définition et le traditionnel qui est en perpétuel devenir. Au-delà d'une certaine durée d'existence socio-culturelle (donc technologique) limitée dans le temps, la construction à usage d'habitation ne peut être validée que par des transformations importantes ou des adaptations aux nouvelles normes d'existence des hommes et aux nouvelles techniques d'habitat. Même le monument historique utilisé en édifice public n'échappe pas à ces changements qui de leur côté imposent d'autres formes architecturales et d'autres paysages construits.

Dans les oasis du sud, certains qsour ruinés sont en passe de devenir monuments historiques alors qu'ils auraient pu demeurer habitat traditionnel. D'autres sont déjà totalement ruinés et abandonnés. D'autres subissent les métamorphoses consécutives à l'évolution socio-culturelle, économique et technique du milieu et, ce faisant, auraient quelques chances de demeurer traditionnels n'étaient l'hétérogénéité et le désordre du mouvement de reconversion, la désorganisation des structures villagoises au petit échelon du groupe communautaire et la décadence des techniques.

Nécessité d'un organisme responsable au niveau villageois :

Une grande carence semble provenir de l'absence d'un organisme villageois investi d'autorité et pourvu de moyens, responsable de la tenue de l'agglomération villagoise, de son entretien comme de son évolution. Nous ne saurions confondre avec un tel organisme les « jemaâ el amma » fantômatiques et occasionnelles qui surgissent encore parfois dans quelque qsar, ni songer à l'éventualité d'une restauration de ces assemblées historiques qui s'inséreraient mal aux institutions modernes et nationales (la rétrogradation en matière de

développement social s'exerce toujours en obstacle au développement économique); il faut cependant reconnaître que l'élément institutionnel villageois au petit échelon a joué jadis un rôle important dans la transmission de la tradition architecturale ainsi que dans le bon fonctionnement du hameau, du bourg ou du village comme de la ville.

L'échelon institutionnel moderne de la Commune Rurale avec ses ramifications au niveau des villages paraît insuffisant en hommes comme en ressources pour pouvoir faire face aux problèmes actuels du développement et de l'entretien de chacun des villages placés sous sa juridiction. (Pour les deux Provinces de Ouarzazate et Ksar es Souk, la taille moyenne d'une Commune Rurale est de 2.000 km² pour 11.000 habitants (1968) ou 36 agglomérations de 60 foyers en moyenne chacune. Dans beaucoup de cas, les administrations communales fonctionnent depuis le Centre Caïdal qui gère plusieurs communes). A ce niveau des possibilités d'action, les mesures prises pour l'organisation de l'entretien et du développement de villages se heurtent à l'absence de responsabilités collectives villageoises organisées locales. Or de nombreux problèmes du développement et de l'entretien de villages sont d'un caractère spécifique.

La réforme des Jemaâ par dahir du 1^{er} chaoual 1370 (6.7.1951) est pertinente du point de vue de la modernisation des structures administratives mais elle fait peu de cas de la gestion de petite agglomération rurale, des services collectifs rendus par les jemaâ traditionnelles qui ont continué un certain temps à les assurer par habitude et avec les moyens du bord jusqu'à épuisement de ces institutions et substitution de l'individualisme à l'esprit collectif villageois.

Rôle des services techniques et régionaux :

Les organismes techniques ministériels, Travaux Publics, Agriculture, Urbanisme et Habitat, essentiellement trop éloignés de l'habitant, formés aux techniques « actuelles » et entraînés à réaliser leurs actions d'équipement sans tenir compte suffisamment du contexte socio-culturel dans lequel elles s'insèrent ont dans certains cas provoqué la ruine et l'éclatement de l'habitat ancien sans pour autant conduire cet habitat à son expression traditionnelle actuelle. L'implantation d'une nouvelle route à proximité d'un qsar qui ne tient pas compte du fonctionnement de ce qsar en désorganisera la structure interne; de même, le choix d'un emplacement de souk nouveau ou d'une école peut être une cause de l'éclatement d'un qsar. En n'ayant pas à l'esprit que chacune des actions techniques sont aussi de l'habitat au plein sens du terme (établissement humain) et que celles-ci sont des

actions éminemment culturelles, on ne se soucie pas des répercussions qu'elles vont avoir sur l'habitant existant et on ne s'efforce pas d'aménager ces conséquences parfaitement prévisibles. Le technicien courant des bureaux d'études qui généralement limite ses travaux à sa spécialité estimerait probablement que les incidences sociales ou culturelles de son travail technique ne sont ni de son ressort ni de sa compétence.

Statut foncier :

La plupart des terres traditionnelles d'extension des villages — horm (a) de village, ayant appartenu collectivement au village — ont été morcelées et sont devenues privatives⁽¹⁾. Ceci limite et oriente les extensions de villages couramment jugées nécessaires par l'ensemble de la population (accroissement démographique, nouvelles normes d'habitat, nouveaux besoins, vétusté de l'habitat ancien, etc...) mais ne se réalisant pas toujours au profit de toute la population.

Caducité de la fonction défensive :

Parmi les facteurs de changements radicaux qui surviennent dans l'habitat des oasis, il faut mentionner tout spécialement l'inutilité des anciennes mesures défensives du village comme du logement. La paix Makhzen et l'esprit national ont depuis longtemps remplacé les éternelles guerres de leff⁽²⁾ et les querelles tribales⁽³⁾. Ils finiront égale-

(1) « Dans beaucoup de pays de l'Islam, il semble que cette forme de propriété (collective) tende à disparaître sous la pression de l'individualisme : le sens tribal s'atténue peu à peu, et d'aucuns souhaitent même sa disparition. On peut prévoir que du fait de cette évolution des esprits, ce régime de propriété tendra à devenir artificiel. Il l'est déjà en certains points du Maroc : il protège les pauvres contre les riches, mais les pauvres sont trop faibles, trop mal organisés pour le défendre. La « cristallisation » des collectifs au profit des plus influents, des plus habiles, des plus laborieux aussi, ira en se généralisant et bientôt rien ne distinguera le collectif du bien privé, à part son appellation et quelques interdits légaux que l'on saura tourner habilement ». A. GUILLAUME — La Propriété Collective au Maroc — 1960.

(2) Leff (a) — ameqqon (b) : ligue politique, alliance entre cantons ou tribus.

(3) « ...la sécurité est complète. Les mesures de précaution sont devenues superflues et la physionomie du village en est peu à peu transformée. Les maisons naguère groupées commencent à s'égailler. Certaines sont tout à fait à l'écart, à proximité des terrains de culture et font songer à des fermes isolées. Les villages perchés descendent dans la vallée ou s'approchent des pistes. Au lieu de se replier peureusement sur eux-mêmes, ils s'ouvrent, s'aèrent et cherchent à se raccorder aux voies de circulation ». A. ADAM — Anti-Atlas — 1951. Ces observations d'il y a presque vingt ans s'appliquent encore à l'habitat des oasis d'aujourd'hui. L'auteur notait déjà alors l'abandon du caractère défensif de l'habitat et que cet habitat était amené à s'adapter aux voies de circulation, non l'inverse.

ment par avoir raison des conflits de clans qui subsistent encore parfois dans les villages mais qui se transforment déjà en luttes de classes. La maison nouvelle s'édifie actuellement hardiment extra-muros, échappant à un ordre social et spatial axé sur la défense armée collective du groupe. Les contraintes actuelles qui agissent contre l'éclatement du qsar ancien sont l'absence de terrains d'extension alentour (qsour enclavés dans les terres cultivées trop précieuses pour être sacrifiées), la pauvreté des habitants (les plus pauvres n'ont pas les moyens de bâtir), et encore parfois les difficultés à concilier la coutume avec la nécessité (le dilemme marque un temps d'hésitation et d'inertie vite dépassé. Il intervient au début de l'éclatement, au moment du partage des terres collectives. Il est en rapport avec la claustration et la ségrégation sociale de la femme, habituelles aux oasis, auxquelles le qsar ancien se prêtait bien).

Nouvelles formes d'habitat :

L'habitat éclaté extra-muros s'édifie sur des espaces étalés, avec des rues non couvertes élargies « pour permettre au camion de venir charger les dattes » infranchissables en étages avec les techniques locales actuelles. L'étalement au sol des diverses fonctions de l'habitat paysan s'explique par un désir prononcé de séparation des animaux et des gens, par mesure d'hygiène (les bêtes et le fumier sont installés latéralement au logement, ce qui exige plus de place au sol et moins en hauteur que jadis où les animaux étaient sous le logement au rez-de-chaussée). Il s'explique aussi par l'apparition de nouveaux besoins et de nouvelles normes de confort de logement (on peut constater déjà dans quelques maisons récentes l'existence d'une cuisine spécialisée, d'une chambre d'étude pour le fils scolarisé, d'un W.C. particulier perfectionné, d'un garage, etc...⁽¹⁾ Il s'explique enfin par l'attitude psychologique de la plupart des paysans exprimant un besoin réel de modernité qui se manifeste en réaction contre les conditions d'habitat ancien (contre la contraction, contre la promiscuité, contre la rusticité, etc...).

Ces changements ne vont pas toujours sans quelques inconvénients. L'inconvénient majeur semble provenir du fréquent gaspillage qui

(1) Une récente enquête effectuée sur l'évolution du logement dans le Ternata (Draâ) a révélé également l'apparition d'un nouveau type de plan à couloir central, la rue étroite s'incorporant au logement. Cf. Enquête D.U.H.-C.E.R.F./O.R.M.V.A.O. — Ministère de l'Intérieur — 1969.

résulte du désordre dans lequel se produit l'éclatement. Dans quelques cas où le développement du village résulte de la réflexion collective d'un groupe de villageois cohérent, il se produit avec équité et économie qui révèlent le bon sens paysan et il s'adapte au mieux au site comme aux moyens usuels de construction. Autre inconvénient consécutif aux changements : moins d'efficacité dans la protection climatique. En effet, les constructions nouvelles ne s'élèvent pas d'un coup sur plusieurs niveaux, les constructions à rez-de-chaussée seul sont plus exposées aux rigueurs climatiques. Les rues larges et non couvertes n'assurent plus une protection convenable contre la chaleur et l'éblouissement ou contre le vent de sable. Dans l'habitat spontané, l'avènement de l'individualisme au village non compensé par un service collectif adéquat éloigne de la prise en charge par le groupe de ses propres problèmes communs et d'intérêt général. Cela peut expliquer que les remèdes techniques simples qui pareraient aux inconvénients de rues larges ne se sont pas manifestés (par exemple : corniches saillantes, encorbellements d'étage ou couvertures légères... sur rues carrossables, contre l'exposition des façades et du sol public au rayonnement solaire excessif d'été — tracés sinueux de rues, chicanes à l'accès, orientation favorable, ... contre le vent). L'habitude est prise que le Makhzen s'occupe de ce qui concerne l'intérêt général, que ce soit la modernisation et l'entretien des séguia dans les champs ou l'aménagement d'un puits ou d'une chaaba ⁽¹⁾ dans le village.

Habitat évolutif :

Le caractère évolutif de l'habitat traditionnel est à souligner. On n'accorde généralement pas grande importance à cet aspect particulier de l'habitat paysan ou populaire (pour des opérations d'Etat de création de villages ou de quartier). On n'y fait pas assez attention par déformation occidentale ou parce que l'observation sommaire de l'habitat traditionnel ancien, quand cet habitat tient lieu de référence pour l'habitat nouveau, porte sur un habitat terminé ou abouti, où l'évolution en est à son stade final ou déclinant. On est en droit de penser qu'en général le qsar comme la médina ne se sont élevés que très progressivement et il est à prévoir que l'habitat nouveau des oasis

(1) Chaaba (a) : Talweg ou voie naturelle des ruissellements. Ces creux de terrain plus ou moins larges peuvent se transformer subitement en véritables torrents dévastateurs.

actuellement étalé et bas s'accroîtra au bout de quelques générations d'un ou de deux étages.

Dégradation des techniques :

Les techniques de la terre, comparées à ce qu'elles étaient jadis, se dégradent et s'appauvrissent aujourd'hui. D'excessives économies de temps et de matière résultant de changements socio-économiques, sont venues altérer les anciens procédés de construction. Pour des raisons de prix des matériaux et de main-d'œuvre, les temps de préparation et de mise en œuvre sont écourtés au détriment de la qualité (temps de pilonnage de la terre, temps de séchage du bois, etc...). Il en va de même pour les quantités de matériaux nécessaires souvent également réduites (épaisseur de murs, etc...). Poussé au-delà de certaines limites, le souci de rentabilité matérielle aboutit à une disqualification de l'habitat, qui peut tendre à disqualifier aussi l'habitant (dans les réalisations super-économiques, l'habitant pallie cette menace par le caractère évolutif ou transitoire de son habitat, ou par les multiples transformations qu'il fera subir à l'habitat tout-fait qui lui aura été fourni). Certaines techniques traditionnelles estimées actuellement trop onéreuses et non rentables n'ont pas été retransmises et ne sont pas loin d'être perdues, telle que celle du décor architectural en briques crues duquel résulte encore une grande part du charme et de l'intérêt culturel des qasba et des qsour du sud marocain.

Signes avant-coureurs de l'éclatement :

Le phénomène de l'éclatement des qsour, s'il est relativement récent, a été précédé de nombreux signes avant-coureurs. On peut discerner beaucoup de cas de gonflement progressif à l'intérieur des murs datant parfois d'un demi siècle, annonciateur du déferlement extra-muros actuellement en cours dans les qsour les plus « évolués ». L'expansion de l'agglomération, timide et mesurée au départ, commence souvent par le comblement des espaces libres fonctionnels du qsar et l'accroissement de sa capacité jusqu'au maximum. A cette étape s'accomplit souvent le chevauchement du chemin de ronde quand la défense est devenue moins contraignante. Cette mesure est suivie par la création de maisons extérieures adossées au rempart mais accessibles de l'intérieur du qsar et par l'appropriation par les riverains du chemin de ronde et des bastions de défense devenus inutiles. L'ap-

propriation du chemin de ronde a pour conséquence le percement des murailles en face des derb ⁽¹⁾ qui s'y ouvraient. Les cheminements ainsi créés qui prolongent ces derbs à l'extérieur se prêtent parfaitement à la création de rues bordées de maisons en extension aux groupements ethnico-sociaux du qsar tant que ceux-ci demeurent cohérents. Ce pas franchi, les maisons s'égaillent au gré des possibilités d'espace et de la topographie.

Modèles d'habitat et actions de rénovation passées :

Les constructions Makhzen érigées dans le sud depuis une quarantaine d'années ont fréquemment servi de modèles aux paysans, pas tant pour le logement que pour l'urbanisme (les logements de fonction de types urbains construits dans les centres administratifs ne conviennent pas à la vie paysanne à laquelle ils ne sont généralement pas destinés. Ils sont jugés trop petits par les paysans). Les constructions Makhzen quand elles sont édifiées à proximité d'un village (souq, école, bâtiments isolés) entérinent ou suscitent souvent l'éclatement, y participent.

Les efforts pour tenter de faire évoluer l'architecture traditionnelle vers son expression moderne n'ont pas été entrepris sur le fond. Ils furent quelquefois entrepris sur la forme comme jadis dans l'architecture officielle des officiers des Affaires indigènes au moment du Protectorat, qui, malgré un large recours à la main-d'œuvre et souvent aussi aux techniques locales, et malgré son caractère militaire, conserve un aspect de simulacre et d'artifice comparé à l'architecture traditionnelle (cela est plus manifeste encore dans l'architecture urbaine de cette époque où la forme apparente était mimétique alors que les techniques et l'urbanisme étaient d'ailleurs, de l'Europe de ce temps-là).

Situation actuelle de fait :

Aujourd'hui les sollicitations extérieures exercées sur les habitants du sud présaharien sont de plus en plus nombreuses, de plus en

(1) Derb (a) : rue intérieure d'îlot d'habitation, étroite et en impasse, plus ou moins profonde et parfois ramifiée. Elle dessert deux rangées parallèles de maisons occupées par un même groupement social, socio-professionnel ou ethnique (adam ou ikhs). Le derb est branché sur les artères à circulation générale et son unique entrée était jadis fermée la nuit (sécurité, surveillance). Le derb comme groupe de voisinage ne s'est pas transposé dans l'urbanisme moderne marocain.

plus profondes et irréversibles. Il s'en est suivi des changements socio-culturels fondamentaux qui n'en sont encore qu'au début de leurs manifestations. Les changements observés dans l'organisation villageoise sont accompagnés de changements à l'intérieur de la famille : la famille patriarcale devient conjugale, l'exogamie est répandue et les villages acceptent l'installation en leur sein de nouveaux arrivants étrangers à la communauté.

Les moyens de locomotion modernes facilitent les déplacements et les échanges. Les échanges économiques s'accompagnent forcément d'échanges culturels et la mise en valeur économique suscite l'attitude socio-culturelle correspondante (on peut se poser la question de savoir laquelle des deux mises en valeur est la plus importante, laquelle appelle davantage l'autre). L'information, l'éducation (contacts à l'intérieur et au-dehors du milieu, presse, radio, écoles, etc...) développent les connaissances, établissent de nouveaux rapports humains et ouvrent des horizons. Quel qsourien n'a pas un parent émigré à Casa ou dans le Maroc plus évolué quand ce n'est pas à l'étranger? Un grand nombre de produits manufacturés vendus sur les souks et dans des boutiques villageoises à des prix concurrençant la production locale similaire traditionnelle sont nouveaux et viennent de l'extérieur. Leur utilisation dans la vie domestique modifie autant la coutume que les échanges culturels ou le développement technologique (lampes et fourneaux à alcool, tôle d'aluminium, cadenas, ciment, etc... ont leur influence sur le style de l'habitat et sur la manière d'habiter. Le touriste lui-même introduit dans ces régions des modèles culturels).

Tendances :

Il n'est pas d'action moderne d'équipement appliquée qui ne soit un modèle socio-culturel pour l'habitant : routes, barrages, électricité, hôtels, hôpitaux, écoles, etc... Comment se pourrait-il que tous ces changements n'exercent pas une action déterminante sur les modes d'habiter coutumiers? Il n'est pas inquiétant que l'habitant « réponde » à ces sollicitations. Le contraire le serait. Par contre, on peut s'interroger sur ce que sera l'habitat de demain des oasis, en quoi celui-ci serait encore traditionnel. Serait-ce le style des banlieues de Casa qui apparaît déjà dans l'Anti-Atlas chez les gens qui en ont les moyens? Quelles actions entreprendre pour que cet habitat futur demeure aussi traditionnel que celui d'hier? A ces questions, nous nous sommes efforcés déjà de répondre au premier chapitre de cette étude. On devine que le problème est vaste et qu'il n'est pas loin de coïncider avec celui même du développement général du pays.

Les problèmes de formation sociale culturelle et professionnelle semblent dominer tous les autres problèmes dans l'habitat. Séparés de ceux-ci, les problèmes techniques ou matériels n'apporteraient qu'une solution partielle et aléatoire dans la rénovation de l'habitat traditionnel. Cette solution technique intervenant isolément peut agir en obstacle tout autant qu'en stimulant, dans l'évolution de l'habitat traditionnel.

L'architecture et l'urbanisme, comme l'art et la technique, font partie du langage. Il sont langage véhiculaire quand ils sont populaires, compris de tous, élaboré par tous. La pratique d'une langue étrangère peut enrichir le langage véhiculaire, comme il peut le dénaturer ou s'y substituer. Ce sera selon la part prédominante qui sera faite à l'une ou l'autre culture (l'espéranto architectural ou urbanistique ne peut s'appliquer qu'aux aspects humains mécaniques et universels, aux machines et aux robots. Il est à l'opposé de l'habitat traditionnel).